

1977

Libermann et le Respect de la Personne (Suite): Libermann et la Liberte de L'Homme

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains>

Recommended Citation

(1977). Libermann et le Respect de la Personne (Suite): Libermann et la Liberte de L'Homme. *Cahiers Spiritains*, 3 (3). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains/vol3/iss3/5>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cahiers Spiritains by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

LIBERMANN ET LE RESPECT DE LA PERSONNE (Suite)

LIBERMANN ET LA LIBERTÉ DE L'HOMME

En cherchant un texte de Libermann pour résumer, pour ainsi dire, dès le commencement, le sujet que j'ai choisi pour thème de cette conférence¹, nul ne m'a semblé plus à propos que celui de la lettre qu'il écrivit à son frère, le 6 janvier 1826, avant sa conversion :

« Il me paraît que tu avais douté de mon amitié depuis ton changement de religion. Quand même je serais le plus grand zéléteur de la synagogue, je ne saurais discontinuer d'avoir pour mes frères ce sincère attachement qui, nourri en moi dès ma tendre enfance, faisait toujours mes délices et mon bonheur ... ». Et il ajoute :

« Voici ce que pense de la religion :

« Dieu nous a donné la faculté de penser ... pour que nous en fassions usage. Si l'homme ... doit se livrer aveuglément aux chaînes que lui présente la religion, quelle différence y a-t-il entre lui et la brute ... ? Pour quoi ai-je reçu ce don céleste, sinon pour m'en servir ? D'après ces considérations, j'ai formé ma religion sur ma propre raison, et je ne crois pas commettre un crime, quand même je me tromperais dans quelques-unes de mes maximes, pourvu que je ne cause point du mal à mon prochain. Mais comme je ne connais pas les principes de la philosophie et que je puis par conséquent facilement m'égarer, je pense devoir m'ouvrir à un homme éclairé qui puisse me ramener de mon erreur ; ... tu as la préférence à tout autre ... »².

Ensuite Libermann essaie, en s'appuyant sur la Bible, de montrer la fausseté de la même Bible. Si elle était vraie, Dieu

¹ Cette partie de l'article est le texte de la conférence donnée le 2 février 1977 à la Maison Générale.

² Notes et Documents, I, p. 52.

serait injuste, en traitant le peuple juif différemment des autres peuples, en châtiant les fils à cause des péchés de leurs pères. **« Ne serait – ce pas une injustice, de la part de Dieu, de choisir un seul peuple sur toute la terre pour l'éclairer et lui révéler les vrais principes de la religion, tandis qu'il laisse croupir tous les autres dans l'ignorance et l'idolâtrie? »**. Et en s'insurgeant presque contre une telle injustice, il s'exclame : **« Les autres peuples n'étaient-ils par ses créatures aussi bien que les Israélites? »**³.

Ne pourrions-nous pas voir dans ce texte le germe de sa vocation d'apôtre des Noirs? Au moins, nous pouvons y voir le germe de ses grandes idées sur l'amour que nous devons à tous les hommes, quels que soient leurs sentiments, même religieux; le droit pour l'homme de penser et agir selon sa conscience et le devoir de respecter la pensée et l'action des autres; l'égalité de tous les hommes, tous créatures de Dieu, qui a choisi un peuple, tout d'abord le peuple juif, puis le peuple chrétien, non pour conserver comme sienne la révélation, mais pour la communiquer à tous les peuples de la terre également appelés à être une seule famille, la famille des enfants de Dieu.

* * *

Toute la doctrine de Libermann est une *doctrine de libération*. Il est significatif que Libermann soit parti de Rennes pour Rome, pour s'occuper de l'Œuvre des Noirs, le jour même où Grégoire XVI publiait sa lettre *« In Supremo Apostolatus »*, dans laquelle il condamnait solennellement l'esclavage et la traite des Noirs, que Libermann qualifia, dans son mémoire de 1846, d'infâme trafic⁴. Toute sa vie fut une lutte continuelle contre l'esclavage sous ses diverses formes. Libermann a été un amante de la liberté de l'homme.

Le révolution de février 1848, en France, proclama la liberté générale des esclaves. Le mois suivant Libermann écrivait au P. Blanpin, missionnaire de Bourbon : **« Ma lettre vous arrive sans doute trop tard pour vous annoncer la bonne**

³ Notes et Documents, I, p. 53.

⁴ N.D., VIII, 262.

nouvelle. Les esclaves vont être incessamment délivrés de leur captivité; et ils vont même participer à tous les droits des citoyens. Ils vont élire leurs députés pour l'Assemblée nationale. N'est-ce pas là une merveille que Dieu a opérée? Pauvres gens, quelle joie ils vont avoir! Vous avez en ce moment un rôle bien important à jouer, et si vous vous en tirez bien, vous vous rendrez aussi utiles aux Blancs qu'à nos pauvres Noirs...

« Oh! c'est là une grande œuvre, qui repose sur vous autres : bien diriger ces pauvres enfants dans les premiers temps surtout. Étant si peu habitués à la liberté, ils pourront se porter à quelques excès; ... Il faut que leur réputation reste intacte, et qu'on ne puisse pas dire qu'ils n'étaient pas dignes d'être affranchis ... Recommandez – leur la paix, la douceur, le pardon des injures ... Apprenez-leur à profiter de leur liberté, pour le bien de leurs âmes, pour s'instruire de la sainte religion, pour procurer une certaine aisance à leurs familles; apprenez-leur à user dignement, noblement, de la liberté, à s'en montrer dignes, à réjouir le cœur de leurs amis : – "Nous sommes les amis des hommes noirs"⁵, avait écrit Libermann un jour. – « Il faudrait les engager, après les premiers jours de leur joie, à se remettre paisiblement au travail, pour gagner de quoi subsister ... ».

Et après d'autres recommandations, il ajoute : « Votre mission est désormais dix fois plus importante qu'auparavant. Apprenez-leur à être de bons pères, de bonnes mères de famille, et à mettre leur bonheur là où il doit être réellement. Il vous sera peut-être difficile de faire estimer le travail, de le leur faire aimer; c'est cependant là un point très important pour ces chers amis ... ».

Et il termine la lettre par ces mots : « Je vous donne tous ces conseils, que vous connaissez probablement mieux que moi; cependant j'ai bien aimé de vous les donner. Je suis heureux du bonheur de nos bons enfants »⁶.

De fait, tandis qu'en d'autres endroits, par ex. aux Antilles, il y eut de graves excès, « à Bourbon tout se passe dans un calme extérieur à peine troublé par quelques inquié-

⁵ N.D. X, p. 23. Lettre au roi de Dakar, le 1 janvier 1848.

⁶ N.D. X, pp. 125-126.

tudes. Le Vavasseur, du haut de la chaire, tenait ses ouailles au courant des nouvelles reçues de France, les leur commentait, en donnait le vrai sens et entretenait l'espérance d'une liberté qui comblerait tous leurs vœux. Au jour fixé, la liberté fut proclamée dans une paix parfaite, et la journée du 20 décembre fut consacrée à l'action de grâces au milieu de cérémonies religieuses »⁷.

L'année précédente, les missionnaires avaient commencé en Guinée, à Dakar, un petit séminaire, comme point de départ pour le salut de l'Afrique selon le nouveau plan de Libermann. Pour la réalisation de ce plan, il fallait dès le commencement, inculquer dans les esprits des élèves le sens de la liberté, sans laquelle il ne peut y avoir de vraie civilisation.

Le 23 novembre 1847, Libermann écrivait au P. Chevalier, directeur du séminaire : « **Il me semble qu'il est absolument nécessaire de relever la faiblesse de caractère de ces bonnes âmes...**, de leur faire comprendre et sentir qu'ils sont libres, de leur faire sentir la beauté de la liberté et de cette égalité qu'ils partagent avec tous les enfants de Dieu. Cette idée d'infériorité doit être effacée de leurs âmes, parce qu'elle augmente cette faiblesse du naturel et les ravale à leurs propres yeux, ce qui est un grand et immense mal... »⁸.

Peu de temps après son retour de Rome, en 1846, où il avait présenté à la Propagande son nouveau projet pour le salut de l'Afrique, Libermann écrit au P. Percin, au sujet d'Haiti : « **Si nous avons pu parvenir à former un établissement dans la République, je suis sûr que notre succès eût été complet. Au bout de peu d'années, nous aurions pu fournir à l'univers une preuve de la fausseté et de la mauvaise foi de ceux qui calomnient imprudemment une portion nombreuse du genre humain...** Je suis convaincu que... nous aurions fait voir aux délateurs de la race africaine que, pour n'avoir pas la peau blanche, ils ne sont pas moins enfants de Dieu qu'eux, qu'ils n'ont pas moins d'élévation d'âme, qu'ils ne sont pas moins capables de recevoir la foi, la saine morale,

⁷ N.D. - Compléments, p. 292.

⁸ N.D. IX, pp. 359-360.

les vrais principes et la pratique de la civilisation; en un mot, que la couleur ne donne aucune infériorité en rien . . . ».

Et Libermann ajoute, à propos de la Guinée : « **En Guinée nous rencontrerons des difficultés de tous genres et qui sait si je vivrai assez pour voir le succès de mes efforts. Vous concevez que je dois avoir un désir bien vif de produire un si heureux effet, dont les suites auraient produit un si grand bien pour l'ensemble de la grande œuvre que nous devons accomplir** »⁹.

*
* *

Ce message de liberté était aussi un message de bonheur. Le 4 mai 1845, il avait déjà recommandé au P. Bessieux, premier missionnaire du Gabon : « **Intéressez-vous au pauvre peuple et apprenez-leur à être heureux non seulement par la Foi et la piété . . . , mais encore par le bien de leur civilisation à laquelle vous travaillerez** »¹⁰.

L'Évangile est le message du bonheur, est la Bonne Nouvelle, mais l'Évangile ce n'est pas simplement les quatre petits livres écrits par les évangélistes; l'Évangile est tout ce qui concourt au développement intégral de l'homme. « *L'Église sait parfaitement que son message est en accord avec le fond secret du cœur humain, quand elle défend la dignité de la vocation de l'homme . . . Ce message, loin de diminuer l'homme, sert à son progrès, en répandant lumière, vie et liberté; et, en dehors de lui, rien ne peut combler le cœur humain . . .* »¹¹.

*
* *

À côté de la liberté des Noirs, Libermann insiste auprès de ses missionnaires sur leur égalité. Les noirs sont leurs égaux. « **Soyez doux, affable et bon avec les Noirs . . . Traitez-les avec égards, n'ayez jamais l'air de les traiter**

⁹ N.D. VIII, p. 334. – Lettre du 2 novembre 1846.

¹⁰ N.D. VII, p. 162.

¹¹ *Gaudium et Spes*, n. 21, § 7.

comme des gens qui vous sont inférieurs; faites-leur plaisir autant qu'il dépendra de vous ... »¹².

La devise de la Révolution Française «**Liberté, Égalité, Fraternité**» faisait partie, dans sa légitime pureté, du bagage idéologique et spirituel de Libermann.

Pour lui la liberté est, avant tout, la liberté d'être bon, indépendant des passions. «**Ayez le cœur et l'esprit libres, écrit-il au P. Blanpin, soyez indépendant de toute passion, de toute impression; ... assujettissez votre âme à l'influence des vertus chrétiennes et sacerdotales, ... à l'influence des exigences de vos rapports avec les hommes; soyez condescendant avec tous. Si les autres sont obligés à avoir de la condescendance avec vous, c'est que vous êtes le plus faible et ce sont eux qui sont libres. Si c'est vous qui condescendez, c'est vous qui êtes le plus fort, c'est vous qui êtes le plus libre ... ».**

Et se référant aux Jésuites, dont le P. Blanpin avait critiqué l'obéissance rigoureuse, Libermann ajoute: «**Quant aux Jésuites, je ne crois pas qu'on puisse blâmer les règles et constitutions qui les gouvernent, ni par conséquent l'obéissance rigoureuse qu'ils pratiquent ... S'il est vrai de dire que notre siècle ne supporte plus cette organisation, et que cette obéissance rigoureuse ne va plus aux esprits au moment actuel, ce n'est pas une raison pour les blâmer ... Laissez les Jésuites faire comme ils jugent à propos; faisons, nous, comme nous croyons devoir faire et laissons aux autres le soin d'agir, eux aussi, comme ils jugent convenable. Ne soyons pas intolérants; c'est à chacun de répondre devant Dieu de ses actes »¹³.**

Déjà à propos des réglemens des Bandes de piété, Libermann avait écrit: «**On a pris plusieurs résolutions ... ; ceux qui ne voudront pas s'y soumettre, sont toujours très libres de se retirer, et on leur promet d'avance qu'on aura pour eux autant de charité qu'auparavant ... Ceci est très important : tout le monde doit être libre d'agir selon sa conscience, et le bon plaisir de Dieu et sa sainte volonté sur chacun »¹⁴.**

¹² N.D. X, pp. 161-162. – Lettre à M. Gallais, le 12 avril 1848.

¹³ N.D. X, pp. 235-236. – Lettre du 18 juin 1848.

¹⁴ N.D. I, p. 249.

*
* * *

La plupart des correspondants de Libermann étaient des gens pieux, préoccupés de leur propre sanctification et de celle des autres. Il cherche à leur montrer qu'il y a **plusieurs demeures dans la maison du Père** et que **plusieurs sont les chemins qui conduisent**.

« **Ne soyez jamais tenace à vos idées**, écrit-il au P. Ignace Schwindenhammer, **sachez les sacrifier avec douceur et humilité, quand vos confrères ne sont pas de votre avis. Tâchez d'acquérir la souplesse de l'esprit et de la volonté et évitez la raideur et la ténacité; c'est ainsi que vous vous formerez solidement pour votre propre sanctification et pour le bien de votre ministère auprès des âmes... ; vous devez penser qu'il y a plusieurs manières de faire le bien; ... n'importe quelle manière est la meilleure; pourvu qu'on agisse selon Dieu, il nous bénit; et c'est agir selon Dieu que de céder au sentiment d'autrui et de s'y soumettre** »¹⁵.

Et le 4 août 1840, il écrit de Rome à M. Luquet dans le même sens : « **C'est un grand principe, dans les choses divines, de ne pas vouloir amener tout le monde à son avis et à sa manière d'agir. La rigueur dans ce genre de choses a des suites funestes. Dieu a ses vues sur chacun; il communique et distribue ses grâces diversement; et nous aurions beau nous efforcer, nous ne pourrions jamais parvenir à faire changer les autres...**

« **Que tout soit surnaturel en vous et provienne de l'Esprit-Saint; or tout ce qui découle du divin Esprit est doux, suave, modeste et humble. La force et la suavité, voilà l'action divine; voilà aussi le résumé de toute l'action apostolique.**

« **... Tous ceux qui font le bien d'une manière spirituelle, le font par une grâce de l'Esprit-Saint. Par conséquent, nous ne devons pas les tourmenter de ce qu'ils n'agissent pas d'une autre façon... ; il faut respecter les goûts spirituels ou attraités variés, et ils ne doivent en rien déranger l'union spirituelle, qui n'est autre chose que la charité de Dieu en nos âmes et la marque de la résidence en chacun de**

¹⁵ N.D. X, p. 238. – Lettre du 25 juin 1848; cf. aussi N.D. III, p. 122.

nous du divin Esprit, lequel est le même principe des différents attraites... »¹⁶.

« Il n'y a pas deux esprits qui pensent de façon identique. Mais quand on voit les choses selon Dieu, on est facilement d'accord, parce qu'aimant mieux se fier à ce que le bon Dieu voudra opérer par sa sainte volonté, on laisse faire davantage les gens, sans tant les tourmenter et sans se tourmenter soi-même, pour savoir s'ils ont raison ou tort »¹⁷.

Aux premiers missionnaires envoyés en Guinée, Libermann recommandait, en janvier 1844 : « Aimez-vous les uns les autres... Montrez donc que l'esprit de J. Christ est en vous par la parfaite union et affection mutuelle... Ne vous jugez pas les uns les autres... Laissez faire votre confrère, comme il croit juste et convenable devant Dieu. Faites de votre côté selon l'inspiration de l'Esprit-Saint dans votre âme. Soyez prévenants et affectueux les uns pour les autres... »

« Dans les conseils ne soyez pas tenaces à vos opinions, ne les soutenez pas avec trop de chaleur... »¹⁸.

Ces exhortations n'étaient pas quelque chose dont Libermann se serait souvenu à la dernière heure; non, elles faisaient partie des instructions qu'il donnait à ses novices.

En parlant de l'union qui devait régner parmi tous les membres de la Congrégation, il leur disait : « L'union d'esprit contient trois choses et comme trois degrés :

« 1) Ne pas vouloir assujettir les autres à nos idées, surtout ne pas nous fâcher, quand ils ne pensent pas comme nous. C'est une tyrannie de vouloir imposer ses opinions aux autres... »

« 2) Avoir une certaine disposition et facilité à se rendre aux opinions des autres... »

« 3) Agir comme si on était de l'avis d'autrui, quand on n'y voit pas d'inconvénients... »¹⁹.

À ce propos, il fait une remarque très intéressante au sujet de M. Warlop, « le novice architecte », dont Libermann parle plusieurs fois à propos de la construction de la chapelle

¹⁶ N.D. II, pp. 123-124; cf. aussi N.D. IX, p. 299.

¹⁷ N.D. II, pp. 85-86.

¹⁸ N.D. VI, pp. 4-5.

¹⁹ Règle Provisoire - pro manuscrito - art. 1, ch. VII, 2^e Partie, p. 125.

de la Neuville²⁰. Ce novice, « quoique n'étant que minoré, a été envoyé en Mission, après la consécration, à cause du talent qu'il avait pour toutes sortes de choses humaines, utiles et agréables à nos pauvres noirs »²¹.

Il a été envoyé au Gabon où il était nécessaire pour la construction qu'on voulait y faire.

M. Warlop était convaincu que son supérieur de la Neuville voulait qu'il restât minoré. Libermann lui écrit le 15 novembre 1845, à Lorient, où il attendait le bateau : « **Jamais je n'ai eu... l'idée, pas même pendant l'espace d'un clin d'œil, que vous deviez rester minoré...** ».

Et après lui avoir donné quelques explications sur sa manière d'agir avec lui, Libermann ajoute : « **Vous vous laissez trop saisir par la prévention pour ou contre un objet et la raison n'est pas assez maîtresse. Quand vous êtes entraîné à un sentiment, il faut qu'il soit exécuté.**

« **Vous allez parfois jusqu'au point de ne pouvoir exécuter, au moins bien comme il faut, ce qui est contre votre sentiment. J'ai même remarqué en cela un phénomène que je considère quelquefois avec étonnement : c'est que vous exécutez parfois vos idées, croyant faire selon le sentiment de ceux qui y étaient opposés et contre le vôtre. Vous allez rire de cela et me dire que je me moque de vous; mais non, cela est réellement arrivé... J'ai ri plus d'une fois en voyant ce phénomène...** »²².

« **Si vos idées, écrit-il aux missionnaires de la Guinée, ne concordent pas sur un même objet, cédez-vous mutuellement, afin de conserver la paix de N. S. J. Christ parmi vous. Cette paix est au-dessus de tout prix; aucun sacrifice n'est de trop pour l'acheter** »²³.

Le P. Arragon, « notre bouillant apôtre sénégalais », comme le qualifie Libermann²⁴, quoique ardent missionnaire, était un esprit difficile. Le 19 novembre 1847, Libermann lui écrit au sujet de quelques mésintelligences avec Mgr Truffet : « **Calmez votre esprit... Apprenez à concevoir une opinion avec modération, à la soutenir avec calme, à l'abandonner**

²⁰ Cf. par exemple N.D. VIII, pp. 43, 48.

²¹ N.D. VII, p. 343 - Lettre à M. Bessieux, le 28 octobre 1845.

²² N.D. VII, pp. 397-399.

²³ N.D. VIII, p. 24. - Lettre à la Communauté de Gorée, 1846.

²⁴ N.D. XI, p. 64. - Lettre à Madame Arragon, le 5 mars 1849.

avec humilité pour vous conformer à celle d'autrui, surtout à celle d'un supérieur... »²⁵.

Dans une longue lettre au P. Lossedat, pour l'aider à résoudre certaines difficultés qu'il trouvait dans les rapports avec ses confrères, Libermann écrivit ces paroles : « **Laissez donc chacun dans son état et manière d'être. Dieu les a faits comme ils sont; ils sont disposés à faire tout pour le bien; il faut les encourager et ils le feront selon ce qu'il sera donné d'en haut... Soyez donc maître de votre âme et vous serez maître du monde entier. C'est en cela que consiste la supériorité que nous devons avoir** »²⁶.

*
* * *

Cette condescendance est absolument nécessaire pour ceux qui vivent en communauté. Libermann le dit à la communauté d'Afrique, le 19 novembre 1847 : « **Lorsqu'il vous arrive de n'être pas du même avis que vos confrères, perdez votre jugement dans le jugement général. La ténacité à sa propre conception est un des plus grands maux pour des hommes qui doivent vivre ensemble dans la charité de Jésus-Christ** »²⁷.

Elle doit, en certains cas, être portée jusqu'à l'extrême. Quoique les missionnaires d'Australie aient été très injustement traités par leur évêque, Mgr Brady, Libermann les blâme très doucement de ne pas avoir été peut-être assez condescendants envers lui. « **Vous avez bien fait**, leur écrivit-il, **de vouloir tenir à ce que les conditions fussent observées dans tout ce qui regarde le fond, le principal, par ex., en ce qui tient à la règle d'être ensemble, à ce qu'un étranger ne soit pas le maître dans l'intérieur d'une communauté.**

« **Vous avez peut-être été trop tenace sur des choses moins importantes. Dans la position où vous vous trouviez, il fallait céder jusqu'à la dernière limite... Peut-être probablement y a-t-il eu un peu trop de raideur dans votre conduite et dans vos paroles... Enfin vos lettres à Mgr Brady étaient bien..., soumises et respectueuses dans cer-**

²⁵ N.D. IX, p. 323; cf. aussi N.D.X., p. 229-230.

²⁶ N.D. VIII, p. 114. — Lettre du 15 avril 1846.

²⁷ N.D. IX, p. 326.

tains termes, mais un peu trop vertes dans l'ensemble, ainsi que dans la tournure des pensées... , défauts... qui proviennent de l'inexpérience des hommes et des choses... »²⁸.

* * *

Dans les citations que j'ai faites jusqu'ici, Libermann s'adressait à des gens qui cherchent Dieu, à des hommes de foi, dans leurs rapports avec d'autres hommes, croyants eux-mêmes.

Mais les missionnaires de Libermann étaient en relation continue avec des gens du monde, des incroyants, de mauvaises gens quelquefois. Comment se conduire envers ces hommes-là?

Selon les mêmes principes de respect, de compréhension, de tolérance, d'amour. Le 1^{er} avril 1843, il donnait des normes au P. Collin sur la manière de se conduire sur le bateau, quand, quelques jours plus tard, il voyagerait vers Bourbon : **« Soyez ouvert et simple avec le Préfet... Soyez en général bien avec tout le monde... Entrez dans toutes leurs vues, tant qu'elles sont selon Dieu; dissimulez si vous y voyez quelque chose de défectueux... La prudence exige que vous soyez bien avec tous... »**

« Ne disputez pas, même lorsqu'on vous dira les plus lourdes balourdises... ; ne molestez jamais personne, satisfaites tous, et soyez toujours disposés et affables, prêts à recevoir et vous rendre utiles à tous »²⁹.

Il recommande plusieurs fois à ses missionnaires de ne pas discuter, surtout au sujet de l'Islam, car « la dispute ne convertit pas; elle endurecît plutôt »³⁰.

Dans sa lettre du 4 mai 1845 au P. Bessieux, Libermann lui fait une série de demandes, pour lui faire après les recommandations nécessaires :

« Dites-moi quelle est votre position au milieu des Français (au Gabon), vos rapports avec les agents du pouvoir ? »

²⁸ N.D. X, p. 94. — Lettre au P. Thévaux, le 27 février 1848.

²⁹ N.D. IV, pp. 172-173.

³⁰ N.D. X, pp. 161-162. — Lettre à M. Gallais, le 12 avril 1848; cf. aussi N.D. VII, p. 354; X, p. 209.

N'êtes-vous pas peut-être un peu trop sévère, trop tenace? Ne manquez-vous pas de mettre les formes convenables dans vos rapports avec eux?».

Et ensuite il recommande: **«Usez toujours de douceur, de charité, de condescendance avec tout le monde; agissez avec politesse, avec bienveillance, avec prévenance. Vous les verrez commettre des péchés très graves et vous vous fâchiez? Cela ne serait pas très bien. Imitiez notre bon Maître, qui était si doux envers les pécheurs; faites-vous tout à tous et supportez tous les défauts de tous sans aigreur et sans raideur...**

«Ceux qui sont en rapport de salut avec les hommes doivent savoir se plier à tout; sans cela, ils se brisent ou ils brisent les autres... »³¹.

Au commencement de 1847, il y a eu une affaire très fâcheuse entre les missionnaires du Gabon et les autorités militaires. Libermann lui-même nous raconte l'incident dans sa lettre du 3 juillet 1847 à Mgr Truffet: «Je viens de recevoir des lettres du Gabon. Nos messieurs sur cette côte paraissent s'être un peu brouillés avec les européens... Nos messieurs, pendant l'absence de M. Bessieux, ont terminé leur chapelle... Ils ont pris la détermination de ne jamais laisser assister les infidèles au Saint Sacrifice de la messe. Leur motif est pris dans la règle établie dans l'ancienne Eglise déjà... Le jour où ils voulaient faire la dédicace de leur chapelle, ils ont invité le Commandant, qui paraît avoir pris la chose avec satisfaction et se disposait à venir avec un piquet de militaires... mahométans ou idolâtres. MM. Briot et Lossodat ont refusé de les admettre: de là une brouillerie. Le commandant les trouve trop sévères et leur a répondu d'une manière un peu sèche. Il n'est pas venu assister à la cérémonie».

Après, Libermann fait ses propres réflexions sur le cas: **«... l'ancienne discipline de l'Eglise était telle... Ce qui est certain, c'est qu'à Rome on admet des hérétiques et des infidèles: les ambassadeurs turcs auront leurs bancs aux offices... Je crains que nos confrères n'aient agi dans cette circonstance d'une manière un peu raide... et que cela ne produise des embarras...; cela doit leur apprendre combien il faut être prudent avant de s'avancer et combien il faut être**

³¹ N.D. VII, pp. 161-162.

doux, modéré et poli dans la manière de conserver ses droits »³².

Le 20 du même mois, il écrivait au P. Lossedat, un des protagonistes de l'affaire : « **Quant au piquet d'infidèles, nous avons tous été d'avis qu'en principe vous auriez pu les admettre... Soyez modérés, doux, patients. Si les agents français sont raides, impatients, mauvais même parfois, c'est à vous à avoir compassion, à les ménager..., surtout... dans la manière dont nous tiendrons à l'accomplissement de nos devoirs. Éviter dans nos manières la raideur, la hauteur et les autres défauts de ce genre; mettre en tout un ton de charité, de complaisance et de prévenance qui les gagne, s'ils sont susceptibles de l'être** »³³.

Cinq jours plus tard, il fait de semblables recommandations au P. Briot : « **M. Brisset (le commandant) est raide, comme tous nos militaires, il mène tout militairement... Cette marche renferme toujours une difficulté pour nos missionnaires, mais cette difficulté existe partout... Le grand talent du missionnaire, placé dans des circonstances pareilles, est de conserver la bonne amitié, ou du moins, les bons rapports avec les chefs civils et militaires..., en même temps que la liberté de son ministère...**

« **Quand vous ne pouvez faire ce qu'on désire de vous, ... traitez ceux qui vous demandent ces choses avec douceur et charité...; il faut être franc et ouvert, avec prudence cependant; seulement éviter dans ses réponses la raideur, la dispute, un air de mécontentement, d'embarras, etc. Tous ces sentiments font du mal; il faut... être toujours calme, leur manifester toujours le même air de sérénité, de confiance, même après qu'ils vous auraient fait quelque sottise. Leur faire comprendre et croire que, si vous ne vous rendez pas à leur avis, c'est purement par le sentiment de votre conscience...**

« **J'ai quelques règles de prudence à vous donner dans vos rapports avec les chefs civils et militaires :**

« **1. Évitez, autant que possible, de faire comprendre que vous avez quelque défiance de leurs dispositions à votre égard...**

³² N.D. IX, pp. 222-224.

³³ N.D. IX, pp. 233-234.

« 2. Evitez de parler et d'agir avec autorité, je veux dire, avec affectation d'autorité . . . Soyez ferme dans tout ce qui est du devoir de votre état, mais soyez-le avec douceur et humilité . . . ; les maximes de l'Évangile doivent être la règle de notre conduite. Il faut que nous amollissions leur raideur par notre douceur, que nous adoucissions leur violence par notre modération, et que nous modérions leur fierté par notre humilité.

« 3. Prenez vos précautions pour éviter les collisions. Ces hommes sont habitués à n'avoir jamais le dessous avec les administrés, à ce que leur volonté soit exécutée dans toute l'étendue du lieu de leur commandement; voilà pourquoi, une fois qu'ils se sont avancés, ils ne reculent plus, et si, par des moyens qui leur sont supérieurs, vous parvenez à avoir le dessus, ils vous le feront payer cher dans d'autres circonstances . . .

« 4. Quand il arrive que vous avez le dessus, évitez un certain air triomphant, évitez de faire sentir que vous avez gagné votre procès; soyez délicat . . . Soyez humble et charitable et n'humiliez pas les autres sous quelque prétexte que ce soit . . . »³⁴.

« J'ai toujours prévu qu'une de mes grandes difficultés serait de réconcilier les missionnaires avec les officiers de la côte. Je suis convaincu qu'il est de la plus stricte nécessité pour le bien de la Mission que vous soyez d'accord avec ces hommes . . . Si vous ne les ménagez pas, ils vous donneront du chagrin et entraveront le bien que vous voudriez faire . . .

« Si vous avez quelques tracasseries de la part des agents du Gouvernement, il ne faut pas vous étonner; . . . c'est un mal nécessaire, qu'il faut supporter avec patience . . .

« C'est au milieu de ces peines et contradictions que Dieu veut que nous fassions le bien. Il faut que nous fassions tout ce qui dépend de nous pour vivre en bonne amitié avec ceux qui nous tracassent, être doux et prévenants à leur égard pour les gagner . . . La vertu, la piété et la prudence ne consistent pas à bien vivre avec ceux qui nous manifestent toutes sortes d'amitiés, mais avec ceux qui sont mal avec nous . . .

³⁴ N.D. IX, pp. 239-242. – Lettre du 2 août 1847.

« La manière de traiter avec 'ces soldats et marins' consiste à s'y prendre de telle sorte que leur raideur ne soit jamais froissée; n'avoir jamais l'air d'attaquer leur autorité par nos paroles... Et, lorsqu'on est obligé de résister... , quand notre ministère l'exige, le faire avec précaution et douceur, prendre d'avance toutes les précautions, pour qu'aucun conflit d'autorité n'ait lieu; car une fois la guerre déclarée, ils ne céderont plus. Prendre par conséquent ses mesures pour qu'il n'y ait jamais déclaration de guerre... En un mot, la douceur et la charité vous seront de grand secours; la rigueur et les manières raides seront toujours interprétées comme intolérance de votre part; et vous comprenez : une fois déclaré intolérant, on n'est plus bon à rien : le terme intolérant dans la bouche de ces hommes peu instruits dans la religion et prévenus contre vous, est un terme terrible, appliqué à tort et à travers et vous mettant au ban de l'humanité... »³⁵.

Des difficultés semblables à celles de Dakar et du Gabon existaient aussi à Bourbon. Pour cela Libermann recommandait au P. Le Vavasseur, victime de la méchanceté du Directeur de l'Intérieur de Bourbon : « Laissez dire ce qu'on voudra et mettez votre confiance en Dieu. Soyons comme des agneaux au milieu des loups... Je vous engage à vivre en paix avec l'autorité civile... Si les employés du Gouvernement sont mal disposés... , tâchez de contrebalancer leurs mauvaises dispositions par une grande politesse... »³⁶.

Trois mois plus tard, le 22 août 1844, il lui écrit de nouveau, en lui reprochant « une certaine aigreur de ton » dans le mémoire où « il réfute les accusations du Directeur de l'Intérieur » et lui rappelait que « Notre Seigneur nous envoie comme des agneaux au milieu des loups » et qu'un agneau ne mord pas le loup qui l'attaque ». Le « langage modéré et pacifique est conforme à l'esprit de notre divin Maître »³⁷.

Cette doctrine, valable à l'époque coloniale, est peut-être encore plus valable aujourd'hui, dans les nouveaux Etats africains, jaloux de leur indépendance et de leur pouvoir.

³⁵ N.D. IX, pp. 232-233. – Lettre au P. Lossedat, le 27 juillet 1847.

³⁶ N.D. VI, pp. 203-204. – Lettre de 26 mai 1844.

³⁷ N.D. VI, pp. 316-317.

* * *

Anticipant Vatican II, qui affirme que «... tous les hommes, croyants et incroyants, doivent s'appliquer à la juste construction de ce monde, dans lequel ils vivent ensemble»³⁸, Libermann exhorte le P. Bessieux à favoriser les desseins des autorités civiles. «**Prêtez-leur votre concours, tant que ces desseins restent dans les limites de la justice et de la vérité... C'est la volonté de Dieu, et le bien des âmes qui l'exige.**» Mais il ajoute : «**Prenez garde, cependant, et ne sortez pas de la sphère d'un ministre du Saint-Évangile**»³⁹.

Le P. Le Berre reçut lui aussi une lettre du 9 août 1847 sur la manière de se conduire «avec vos pauvres Français qui n'ont pas de religion». – «**Conservez la paix avec le dehors, agissez avec simplicité avec vos pauvres Français qui n'ont pas de religion; ... ne leur en voulez pas. S'ils vous contraignent, pardonnez-leur; s'ils vous traitent avec dureté, parlez-leur avec douceur et bonté; s'ils vous blâment, vous méprisent, vous regardent de travers..., ne soyez pas pour cela embarrassé avec eux...**

«**Il faut, en général, aimer tous les hommes, quels que soient leurs sentiments sur les principes religieux et sur vous-même; il faut de plus leur laisser toute liberté de penser et d'agir comme ils voudront.**

«**Si on pouvait forcer les intelligences à être pures, les volontés à être bonnes, les esprits à croire les vérités, il faudrait évidemment le faire: la charité envers les hommes nous en ferait un devoir; mais jamais homme au monde n'est capable de forcer en la moindre des choses, ni les consciences, ni les volontés, ni les intelligences de ses semblables. Dieu n'a pas voulu le faire, pourquoi le voudrions-nous? Dieu laisse à ces hommes la liberté de le méconnaître, d'agir contre lui; nous ne devons pas vouloir les forcer, ni nous irriter contre eux; bien au contraire, avoir de la peine**

³⁸ *Gaudium et Spes*, n° 21.

³⁹ N.D. VII, pp. 161-162. – Lettre du 4 mai 1845.

non contre eux, mais pour eux, de les voir si mal; par suite de cette peine les affectionner, être libres et ouverts avec eux, leur parler de toutes sortes de choses qui leur plaisent, tâcher de gagner leur amitié, en leur montrant toujours bonne mine »⁴⁰.

Ne vous semble-t-il pas que je viens de citer un texte de Vatican II?

« 1. Le respect et l'amour doivent aussi s'étendre à ceux qui pensent ou agissent autrement que nous en matière sociale, politique ou religieuse. D'ailleurs, plus nous nous efforçons de pénétrer de l'intérieur, avec bienveillance et amour, leurs manières de voir, plus le dialogue avec eux deviendra aisé.

2. Certes, cet amour et cette bienveillance ne doivent, en aucune façon, nous rendre indifférents à l'égard de la vérité et du bien. Mieux, c'est l'amour même qui pousse les disciples du Christ à annoncer à tous les hommes la vérité qui sauve. Mais on doit distinguer entre l'erreur, toujours à rejeter, et celui qui se trompe, qui garde toujours sa dignité de personne, même s'il se fourvoie dans des notions fausses ou insuffisantes en matière religieuse. Dieu seul juge et scrute les cœurs. Il nous interdit donc de juger de la culpabilité interne de quiconque.

3. L'enseignement du Christ va jusqu'à requérir le pardon des offenses et étend le commandement de l'amour, qui est celui de la loi nouvelle, à tous les ennemis . . . »⁴¹.

« Dieu, certes, appelle l'homme à le servir en esprit et en vérité; si cet appel oblige l'homme en conscience, il ne le contraint pas. Dieu, en effet, tient compte de la dignité de la personne humaine, qu'il a lui-même créée et qui doit se conduire selon son propre jugement et user de la liberté . . . »⁴².

« La charité chrétienne s'étend véritablement à tous les hommes sans aucune distinction de race, de condition sociale ou de religion »⁴³.

Est-ce que ces textes que je viens de citer, de *Gaudium et Spes*, *Dignitatis Humanae* et *Ad Gentes* ajoutent quelque chose au dernier texte de Libermann?

⁴⁰ N.D. IX, pp. 248-249.

⁴¹ *Gaudium et Spes*, n° 28.

⁴² *Dignitatis Humanae*, n° 11.

⁴³ *Ad Gentes*, n° 12.

* * *

A ce moment **nous pouvons nous demander si Libermann a toujours eu cet esprit de compréhension et de tolérance.**

Il dit lui-même que pendant son séminaire il a été un homme trop énergique, peut-être même violent. «**Vous voulez agir avec énergie**, écrit-il au P. Le Vasseur, **et votre énergie aura trois défauts**», et après en avoir parlé, Libermann continue : «**Savez-vous encore ce qui est le résultat de cette énergie? ... C'est la raideur, la dureté, la violence parfois. Croyez-vous que je ne pourrais pas être énergique, comme vous; raide et brisant, comme vous semblez vouloir que je le sois? Je n'aurais qu'à vouloir et je le serais, ... et j'en ai donné des preuves suffisantes pendant le temps de mon séminaire; mais je ne veux pas être un instrument de perdition pour les âmes et de destruction pour les œuvres de Dieu**»⁴⁴.

Libermann a été aussi «ce fervent séminariste» que le Père Le Vasseur paraissait être encore à ce moment-là, en 1850, «qui n'a aucune idée pratique des choses de Dieu» et qui, «croyant s'abandonner à l'amour et à la conduite de Dieu, se livre tout bonnement à sa nature bouillante»⁴⁵.

Libermann se peint dans ses écrits. En parlant de la vocation de Jean et André, Libermann a écrit dans son Commentaire de saint Jean : «Tous ceux qui ont le bonheur d'appartenir au divin Maître reconnaîtront dans ces trois versets (Jo. I, 36-38) leur propre histoire ou l'histoire de la bonté, de la douceur et de l'amour de Jésus pour eux...»⁴⁶.

Sans doute, en plusieurs endroits de ce Commentaire, Libermann fait la description de ses états d'âme, au long de sa vie, jusqu'à 1840.

«**Dans les commencements**, écrit-il, **les saints étant encore imparfaits et sans lumière suffisante, par l'excessif désir qui est excité dans leur volonté par la suavité et la vio-**

⁴⁴ N.D. XII, pp. 320-321. – Le 17 juillet 1850.

⁴⁵ N.D. XII, p. 317. – Lettre à Le Vasseur, le 17 juillet 1850.

⁴⁶ *Commentaire de Saint-Jean* (éd. de Ngazobil), p. 49.

lence de la grâce, s'emportent plus loin que ne va l'impulsion de la volonté divine; et ce sont là les excès de presque tous les saints dans les commencements de leur entrée dans la voie de l'amour divin... »⁴⁷.

« La prudence n'est pas la vertu des commençants, continue-t-il, il ne faut même jamais leur en parler. Quand ils auront fait un grand progrès, alors Notre-Seigneur la leur donnera... ; tous les saints... avaient à se reprocher les excès de ferveur de leur commencement... Tous, ou presque tous, ont eu à se reprocher d'avoir fait des imprudences dans les commencements. Ne sont-ils pas devenus saints, tout de même?

« Il est presque impossible de ne pas faire des imprudences et des excès dans ces grandes ferveurs des commencements »⁴⁸.

Libermann en a fait aussi, et malgré cela il est devenu saint. Il reconnaît implicitement qu'un changement profond s'est opéré en lui. Il écrit à M. Ducournau, alors diacre, le 10 juillet 1843 : « L'esprit qui règne parmi nous détruira cette calomnie qu'on publie, que je suis accapareur; c'est bien le contraire... Qu'on s'adresse à Mgr Rosati, si on veut des renseignements vrais, qu'on s'adresse à Mgr d'Amiens, à M. Carbon, M. Mollevaut, M. Galais, M. Desgenettes... ; qu'on n'aille pas s'adresser à d'autres qui ne me connaissent pas même, ou, s'ils me connaissent, c'est d'ancienne date, au commencement, quelques années après ma conversion, dont le jugement ne peut guère être admis... »⁴⁹.

Oui, tout porte à croire que correspond, au moins en partie, à la vérité, l'aveu du P. Galais adressé à Libermann lui-même, le 17 février 1841 : « Vous avez trop poussé les âmes »⁵⁰.

Libermann montre plusieurs fois qu'il s'est repenti de cette faute. « Il ne devrait pas nous coûter d'avoir compassion, affection et tendresse spéciales pour les personnes en qui il y a du mal, et surtout en celles qui ont ce mal par voie d'illusions. Nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur nous-

⁴⁷ *Commentaire de Saint-Jean*, p. 340-341.

⁴⁸ *Commentaire de Saint-Jean*, p. 347-348.

⁴⁹ N.D. IV, pp. 264-265.

⁵⁰ N.D. II, p. 396.

mêmes... N'avons-nous jamais été dans des illusions? ... Qui nous en a tiré? ... la bonté de notre Souverain Maître. Dieu a été bon, tendre et compatissant, et nous ne voulons pas l'être envers les autres!

« Cette conduite est cependant dans l'ordre de la volonté de Dieu. Il ordonne aux Israélites d'avoir compassion des esclaves et des étrangers, parce qu'ils l'avaient été en Egypte, et que c'est lui qui les en avait tirés. J'ai été dans ma vie, coupable, et bien coupable, de cette faute, qui est bien grave dans une âme comblée des grâces de Dieu. J'ai bien plus jugé qu'excusé... Il a fallu que Dieu me fit sentir vivement le mauvais de cette conduite, en me faisant juger moi-même par les hommes »⁵¹.

Il fait la même confession dans plusieurs de ses lettres (cf. N.D.IX, p. 456). « Nous sommes toujours prêts à sacrifier les âmes, et moi, je suis pire que tous les autres. J'ai l'expérience de ces sortes de choses... J'ai commis une multitude de fautes de ce genre et j'ai appris à me corriger un tant soit peu au dépens de ces chères âmes... Oh! que Dieu me punira de cela! ... »⁵².

Le P. Galais, un des directeurs de Saint-Sulpice, dans sa lettre du 17 février 1841, manifeste à Libermann la crainte de le voir commettre, à l'Œuvre des Noirs, la même faute qu'il avait commise à Rennes : « Je crois que vous avez trop poussé les âmes au-delà de la grâce présente et que vous vous êtes trop sensiblement affecté de leurs imperfections, d'où il en est résulté un état de violence pour eux et pour vous, qui a amené cette gêne des cœurs et cette opposition dont les effets ne pouvaient être que funestes »⁵³.

* * *

Mais non, Libermann avait appris beaucoup par son expérience, en suivant la lumière que le Seigneur faisait croître toujours plus abondante dans son âme fidèle. Quand il

⁵¹ N.D. IV, p. 310. — Lettre à M. Dupont, le 13 août 1843.

⁵² N.D. IV, pp. 365-366. — Lettre à la Supérieure de Castres, le 28 septembre 1843.

⁵³ N.D. II, p. 396.

commença l'Oeuvre des Noirs, il était un homme nouveau; il était préparé pour être un vrai conducteur d'hommes, un autre Moïse pour conduire un autre peuple, le peuple africain, dans la Terre Promise.

« Il est certain, écrit-il au P. Lossedat le 15 avril 1846, que j'ai une bien plus grande influence sur nos confrères que vous ne pourrez en avoir. Eh bien! quel est le moyen le plus puissant que j'emploie pour les conduire? C'est en tolérant dans chacun les défauts que je prévois ne pouvoir effacer, supportant parfois les manières d'être les plus inconvenantes, les plus grossières, laissant surtout chacun dans son état, et cherchant à perfectionner chacun dans cet état. Soyez bien sûr que jamais rien ne se fait dans ce genre par force, par contradiction, par résistance; mais aussi, au contraire, tout s'obtient par le support, la tolérance, la douceur et le calme. Je dis tout; je ne veux pas dire qu'on parvient à faire perdre aux gens leur caractère et leur manière d'être; mais on gagne sur tout cela tout ce qu'il est possible de gagner, et on fait profiter au bien ceux qu'on rendrait nuls par une conduite opposée. Par exemple, si vous vouliez rendre M. Arragon modéré, poli, aimable dans ses manières, vous entreprendriez une chimère, vous arrêteriez plutôt le soleil dans sa course. Mais, si vous traitez amicalement avec lui, si vous le laissez agir selon son caractère, selon sa manière d'être, et que vous fassiez avec lui ce que je viens de dire, certainement vous produirez un bon effet sur lui, tel que je vous le dis aussi. Mais si vous le peinez, si vous lui manifestez une réprobation, une répulsion, vous obtiendrez aussi tous les mauvais résultats... Laissez donc chacun dans son état et manière d'être. Dieu les a fait comme ils sont; ils sont disposés à faire tout pour le bien; il faut les encourager, et ils le feront, chacun selon ce qu'il sera donné d'en haut »⁵⁴.

En lui donnant des normes sur la manière de conduire le P. Blanpin, Libermann écrivait au P. Le Vavasseur: « Il faut aller simplement avec lui, mais avec douceur et convenance. L'obéissance lui coûte énormément, si on n'agit pas avec lui avec une grande douceur, et quand on a l'air de l'astreindre... Je n'ai jamais eu de difficulté avec lui à ce sujet... »

⁵⁴ N.D. VIII, pp. 113-114.

Je lui parlais toujours avec les formes que vous me connaissez, sans raideur, sans cette autorité positive et commandante; cependant, avec aisance et simplicité; et toujours il a fait ce que je lui disais, sans réplique, même quand cela c'était contre son goût. Il est vrai que j'aimais à consulter en moi-même ses goûts et à éviter de le contrarier. Ainsi il a toujours été docile avec moi . . . »⁵⁵.

Nous pourrions citer plusieurs textes de Libermann semblables à celui-ci; nous pourrions apporter plusieurs exemples de sa vie, mais je crois que ce que je vous ai dit dans cette conférence suffit pour que nous puissions conclure que Libermann a réellement connu et pratiqué «l'art sacré de diriger les choses de Dieu»⁵⁶, dont la principale est l'homme, «gloria Dei vivens homo».

Amadeu MARTINS
(à suivre)

⁵⁵ N.D. IX, pp. 190-193. – Lettre du 15 juin 1847.

⁵⁶ N.D. XII, p. 321. – Lettre à Le Vasseur le 17 juillet 1850.